Document generated on 07/19/2025 5:32 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Le père retrouvé

Filles sans père. L'attente du père dans l'imaginaire féminin de Louise Grenier. Quebecor, 299 p.

Femme d'un seul homme. Les séparations impossibles de Louise Grenier. Quebecor, 309 p.

Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire de Louise Grenier, Quebecor, 264 p.

Michel Peterson

Number 223, November–December 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16766ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Peterson, M. (2008). Le père retrouvé / *Filles sans père. L'attente du père dans l'imaginaire féminin* de Louise Grenier. Quebecor, 299 p. / *Femme d'un seul homme. Les séparations impossibles* de Louise Grenier. Quebecor, 309 p. / *Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire* de Louise Grenier, Quebecor, 264 p. *Spirale*, (223), 50–51.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le père retrouvé

FILLES SANS PÈRE. L'ATTENTE DU PÈRE DANS L'IMAGINAIRE FÉMININ de Louise Grenier
Quebecor, 299 p.

FEMME D'UN SEUL HOMME. LES SÉPARATIONS IMPOSSIBLES de Louise Grenier
Quebecor, 309 p.

LES VIOLENCES DE L'AUTRE. FAIRE PARLER LES SILENCE DE SON HISTOIRE de Louise Grenier
Quebecor, 264 p.

par MICHEL PETERSON

Louise Grenier pratique depuis quelques années un genre périlleux : la haute vulgarisation, ce qui la situe dans la lignée des Françoise Dolto, Fernand Seguin et Hubert Reeves. Sa technique consiste à procéder par petites touches discrètes et incisives. Pour explorer les problématiques qui la préoccupent, plutôt que de sombrer dans les glaçantes vignettes cliniques, désubjectivées, elle monte une galerie de portraits qui donnent chair à la souffrance sans jamais verser dans la psycho-pop.

Le tryptique dont il est ici question constitue un véritable art de la miniature, sorte de florilège clinique et théorique du lien et de la déliaison. Trois livres tout en nuances, écrits d'une plume vive, simple et efficace. En cherchant la singularité de chaque patiente, de chaque femme, Louise Grenier avance une œuvre placée sous le signe du sentiment tragique de la vie.

Pater certissima

D'entrée de jeu, Louise Grenier met les pendules à l'heure : les filles et les femmes dont elle parle ont vécu et continuent, pour certaines, de vivre avec l'absence du père. D'où une faille telle dans leur être qu'elles se retrouvent face à l'abîme, à un vide intolérable, moins physique que psychique, lequel se manifeste par des symptômes divers. Elle ne s'adresse évidemment pas qu'à ces filles (qui restent accrochés à un père idéal, qu'elles n'ont pas connu, qui est décédé ou qui ne les a pas reconnues, etc.), mais également aux pères, aux mères et, au bout du compte, à la *communauté*, à l'ensemble des groupes tissant le social.

Que veulent les filles et les femmes sans père ? Cette interrogation, avec les jeux de vérité qu'elle engendre, trouve au Québec un écho particulier, en ce territoire déterritorialisé où les hérauts de l'indépendance connaissent le sort que l'on sait, où le père est souvent posé comme débile, invalide, impuissant, humilié. À ces hommes sans parole ne reste parfois que le silence sidéral, c'est-à-dire la folie ou la mort.

Tout n'est pas toujours pour autant irrémédiablement perdu. Louise Grenier écrit ceci, qui sert de canevas à son travail de psychanalyste, d'enseignante et de chercheuse : *« [...] le père raconté dans une cure ou dans la fiction est essentiellement une représentation »*. En effet, celui qui émerge des signifiants insistants dans une analyse n'est jamais le père de la réalité et ne saurait être confondu avec le père qu'on croit parfois voir apparaître dans une narrativité chimérique : *« En vérité, il échappe au savoir objectif. C'est pour cette raison que la voie suivie ici est à la fois celle du témoignage et de la fiction, du récit biographique et de la mythologie qui permettent d'accéder à une vérité vécue par plusieurs femmes. Il s'agit d'explorer les significations et effets de l'attente du père à partir des discours féminins. L'image paternelle en ressort inévitablement déformée, transformée, triturée par les pulsions amoureuses et haineuses de sa fille. »* Voilà indiqué le programme pour l'ensemble du tryptique, construit en conflit avec le versant phallocentrique de la psychanalyse et articulé autour des trois dimensions (symbolique, imaginaire, réelle) du père.

Le premier volume donne à voir un mouvement perpétuel entre le théorique, le fictionnel et le clinique. Louise Grenier privilégie sept axes de travail : l'absence du père comme expérience constructive, la clinique du père absent, les échecs de la vie amoureuse, les troubles narcissiques et la violence à l'égard de soi, le rejet de la féminité et du sexuel, la guérison du mal du père. Ce programme fournit l'occasion d'explorer les modes de rapports au père, examen dont le fondement critique rejoint le versant spinoziste de Lacan et de Deleuze. Immergées dans leur environnement tressé de forces imaginaires grosses de désirs et de fantasmes, déterminées par leurs frayages psychiques, les femmes mises ici en scène pensent, fantasment, vivent, se souviennent ou non, prennent parole dans des contextes et des histoires qui leur sont propres.

À père manquant ne correspond pas nécessairement fille manquée. Le défaut paternel est surmontable si, avec une psychothérapie, une psychanalyse ou tout autre processus thérapeutique, la fille en vient à rassembler les matériaux psychiques lui permettant de construire *« une sorte de mémorial psychique qui passe par le langage »*. Le père exerçant la castration revient alors symbolisé et non plus par les trous du réel, ce qui le réinscrit dans ses fonctions, qu'elles aient été ou non accomplies dans la réalité.

Une fois posés ces postulats trop rapidement résumés, le kaléidoscope se met en action avec la comtesse de Ségur, convoquée ici parce que sa petite Sophie, au fait de la cruauté qui l'habite, dérange le modèle patriarcal dans lequel elle évolue. Mais justement, dans ce cas de figure, le père absent *demeure* : bien ancré dans le discours de la mère toute-puissante, il sert de support à la féminité, même s'il conditionne une *épochè* du sexuel.

Pour clore cette première séquence, quoi de mieux qu'une plongée dans l'univers de Lou Andreas-Salomé, tout entière captée par son désir du père idéal, celui-ci s'appuyant sur un vif fantasme thalassien. Nous pouvons ensuite, après une revue des modes d'absence du père (le père abuseur, exclu, mort, disparu, mélancolique, etc.) et de leurs effets, passer à la clinique où se suivent et se croisent tant de filles sans père : Claudia, phallus de sa mère, Doris et son père humilié, la mélancolique Catherine, inconsolable du décès de son père vénéré... et bien d'autres qui se rencontrent dans une détresse sans enchantement : la place du père désertée.

Je ne peux évidemment parler de toutes les figures de filles souffrantes et de pères pervers (incestueux, incestuels, manipulateurs ou tyranniques) que nous présente Louise Grenier. Les maux d'Hélène, d'Emma-Médée et de Francine croisent ceux de la noire Angélina du *Survenant*, du corps amputé de Karen Blixen, du délire de Camille Claudel, du consentement tragique d'Iphigénie, de Thérèse de Lisieux, propulsée au-delà du génital, et de Gabrielle Lavallée, l'une des proies mutilées de Roch Thériault. Les portraits de Cassandre et de Sigrid valent à eux seuls bien des livres « éducatifs » en matière d'anorexie et de boulimie. En allant au plus pressé, on pourrait dire qu'en reprenant la tension pointée par Peraldi dans son fameux texte « L'attente du père » (repris dans le sous-titre du livre et paru dans *Études freudiennes*, nº 23, Paris, 1984), c'est la question de l'adresse et de la destination de la lettre du Père qui est posée.

Des arrachements

Le second souffle de cette suite d'essais de *« psychanalyse impliquée »* (l'expression est de Jacques Nassif) entraîne à nouveau le lecteur dans le remarquable corpus de l'auteure, lequel constitue avec les « témoignages » des Véronique, Marianne, Claude et consœurs un second courant d'analyse qui nous conduit cette fois à entrevoir les aléas des passions exclusives et souvent délirantes. Le ton se fait parfois plus intime (dommage, d'ailleurs, que cette intimité ne se pointe qu'à quelques moments...), soutenu par un *vous* à la Butor, qui démultiplie les référents et permet au lecteur de prendre sur lui la violence d'histoires qui autrement ne lui appartiendraient pas : *« La peur d'être seule et, surtout, de ne plus exister pour l'autre, vous paralyse ? » « Vous réalisez alors, à votre corps défendant, qu'il est possible de perdre »*. Cet horizon convoque tous les arrachements antérieurs. Voilà que ce *vous* devient un *on* et fait de chaque fragment une nouvelle exemplaire, mais, plus encore, l'autre de Louise Grenier elle-même, instaurant avec le *on* un dialogue entre

la voix narrative et l'ensemble des personnages qui peuplent au quotidien son psychisme. Sans doute cette modalité discursive n'est-elle pas étrangère à la tension qu'implique l'approche de la spectralité, car l'enjeu consiste cette fois à comprendre les fantasmes soutenant la vie des femmes enchaînées à des fantômes masculins.

Femme d'un seul homme s'ouvre sur la violence des séparations impensables. Deux femmes tentent le suicide : Marie Nimier, fille de l'écrivain Roger Nimier, lui-même suicidaire, incapable de rompre avec la femme qui, croit-il, veut le tuer; Françoise Giroud, mère de Caroline Eliacheff, presque happée par la mort après avoir perdu sa mère et Jean-Jacques Servan-Schreiber, son amant. Tandis que la première travaille à se séparer du fantôme de son père pour ne pas s'abîmer dans un réel mortifère, la seconde — aidée par Lacan — apprend à vivre (et comment!) en dépassant dans une œuvre considérable et une brillante carrière sa plus grande blessure narcissique, à savoir le rejet que lui assène son père à sa naissance.

Dans *Filles sans père*, Louise Grenier avait, on l'a vu, insisté sur les ravages produits chez les femmes lorsqu'échoue la mise en place de la phanéroscopie psychique (c'est-à-dire ce qu'on pourrait désigner comme la tricoexistence du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire). Elle s'attache maintenant — de bons petits cours 101 sur l'Œdipe, le stade du miroir, le deuil et la mélancolie ainsi que sur l'emprise nous sont d'ailleurs proposés afin de faire entendre les dynamiques observées dans l'ouvrage — aux ressorts inconscients de ces liaisons dangereuses en explorant six types de relation, soit au père, à une image de l'autre, à un homme unique, à un homme perdu, à un dieu maternel et à un thérapeute (ce dernier cas étant bien sûr celui du transfert).

Le carrousel se remet une fois de plus en marche, certaines héroïnes — Camille Claudel, Nelly Arcan, Marguerite Duras, Thérèse de Lisieux... — demeurant en selle. Dora rencontre Sibylle, la mal-Aimée de Lacan (qui l'enverra d'ailleurs en analyse avec une de ses maîtresses!) tandis que Scarlett O'Hara (*Autant en emporte le vent*) retrouve de son côté Véra (*La femme qui attendait*) et Didon, la reine de Carthage; l'étrange narratrice d'Annie Ernaux dans *Passion simple*, pourrait, elle, entendre les *alibis* de Thérèse Desqueyroux alors que l'érotomanie d'Adèle Hugo fait écho aux délires d'Elisabeth, la femme du Seigneur de Kamouraska, et de Frida Khalo. Bref, toutes ces femmes, qui *« (s')aiment trop ou pas du tout »*, (se) meurent de l'implacable retour de ce qui n'a pu être élaboré dans le langage. C'est pourquoi elles doivent passer, dans leur travail de reconstruction, par l'identification des signifiants primordiaux ayant ruiné leur désir. Clinique, récits de vie et fiction en viennent donc, tant pour la lectrice que pour l'auditrice et l'analysante, à fonctionner comme supplément l'un de l'autre, pointant ainsi vers l'ombilic de la « mâle-a-dit » infantile (dont la haine de soi est un critère de choix) et du symptôme ancré dans l'archaïque. Dire pour couper.

Dire l'impossible

Vers la fin de *Femme d'un seul homme*, Louise Grenier introduit le lecteur au trauma et à la répétition (sous les modalités du déni, de la forclusion et de la recherche de soi dans l'autre). Cette problématique est au cœur de *Violences de l'autre*, puisque le maintien imaginaire d'un objet irrémédiablement perdu comporte le risque de plonger celle qui s'en trouve prisonnière dans le golem de l'autodestruction. Dans un texte publié sur psychanalyse-en-ligne.org (« Autodestruction et violence intrapsychique : une mémoire de quel événement? », 6 septembre 2008), l'auteure arrimait son hypothèse — la nécessité d'un autre médiateur identificatoire pour rendre possible la mise en langage du traumatique — à la cure comme *« lieu d'une écoute des signifiants forclos de son histoire et le commencement d'un récit de soi identifiant »*. Ladite hypothèse sera explorée avec une précision chirurgicale et une intimité plus accusée que dans les deux premiers volumes — en reprenant certains points de théorie (la distinction entre surmoi précoce et surmoi œdipien, le trauma, etc.) et en présentant de nombreux exemples choisis. Ceux-ci consistent en histoires cliniques (celles de Pauline, Denis, Monique et les autres) et en récits biographiques et fictionnels (de Kafka et Romain Gary à Marylin Monroe en passant par Bettelheim, Kertész, Antelme ou Dora Maar, pour ne citer que ceux-là, cette multiplicité faisant songer au travail de Janine Altounian), les uns et les autres étayant la pulsion de mort, ce noyau dur du travail sur la violence et les silences de l'histoire de tous ces sujets.

En illustrant la destruction radicale, la cadavérisation objective *et* fantasmatique d'humains emportés par la néantisation, la disparition et l'oubli, Louise Grenier ne cesse de rappeler qu'il est possible de guérir, opération qui n'est envisageable que dans la perspective de la reliaison du symbolique : *« Le psychanalyste et l'historien s'entendent sur la nécessité d'explorer les contrées désertées par la pensée et la parole. Nécessité non pas biologique, mais symbolique, le symbolique étant ce qui nous humanise et nous relie aux autres, et d'abord à un interlocuteur valable. »* Il ne s'agit pas de s'adresser au premier venu, fût-il un « ami », ou à un « professionnel », mais de *dire* à quelqu'un qui *« ne serait donc pas là pour lui-même, mais à la place d'un autre, [jouant] par sa seule présence le rôle d'un autre »* (Maurice Blanchot). Non plus de parler, raconter, mettre en récit (je m'éloigne ici de Louise Grenier), mais bien de dire, autrement, convoquant ainsi le dehors, le dehors radical, l'espace des discontinuités qui constituent l'être dans sa différance, son devenir.

Car lorsque l'impossible est là, tout près, voilé de vertige, et donc infiniment loin, en ce lieu de l'indignité et de la déshumanité, mettre en langue ce qui un jour a été rejeté dans l'oubli immémoriel, la disparition-en-soi, faire entendre cela à un autre, apporte, oui, une sortie hors. Qu'on l'appelle ou non guérison, peu nous chaut. Pour autant que celle-ci s'appuie sur l'élaboration du non-rapport abyssal entre l'événement et le dire, l'autorisation d'une *rejointe* inaugure la re-prise par le sujet de son histoire. Ce dernier peut alors soutenir une expérience insurrectionnelle contre ses angoisses d'abandon, ses attaques contre soi, sa quête éperdue d'amour et ses obsessions de rejet. C'est ce qui s'appelle s'offrir un dénouement, tant il est vrai que *« convoquer le fantôme du père »* en s'adressant à un autre amène celui qui s'y risque à laisser partir les objets persécuteurs auxquels il tenait jusque-là. Je laisserai les lecteurs libres d'aller lire la conclusion de chacun des livres pour en saisir les étapes et cerner la méthode conduisant à retrouver son désir grâce à la présence d'un autre qui vient là, écouter, afin de permettre le rétablissement du lien avec la communauté des vivants.

Le reste...

On ne dira peut-être jamais assez à quel point le Nom-du-Père importe dans la vie de chaque femme et, plus largement, dans la vie de chaque être humain. Encore faut-il élaborer concrètement, avec Louise Grenier, ce que signifie la question : « Qu'est-ce qu'un père? » Sinon, comment sublimer la violence fondamentale et *mentaboliser* la loi de l'interdit de l'inceste et du meurtre? C'est seulement lorsque des réponses commencent à poindre que d'autres questions (par exemple, « Que veut une fille de son père? [...] que son père lui parle ») viennent au jour, permettant d'entendre les méandres qui conduisent certaines femmes à exercer contre elles-mêmes une violence (allant jusqu'au suicide) qu'elles n'ont pu délester d'un trop-de-Mère.

En bonne psychanalyste, Louise Grenier postule bien sûr l'universalité du complexe d'Œdipe et le pose comme un fait auquel elle indexe les cas de figure qu'elle présente au long de ces trois volumes. Il faudrait maintenant se demander, avec le Lacan des nœuds et de la topologie, s'il n'y a pas lieu de relativiser la figure freudo-œdipienne qui organise ce riche parcours. Suivre sérieusement ce dernier impliquera alors le repérage des moments où, en négatif, se sent le tremblement de l'Œdipe, comme universels s'entendent les plis de sa structure.